

L'Alliance Nationale

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS "L'ALLIANCE NATIONALE"

Vincit Concordia Fratrum

Vol. XVI, No. VIII

Montréal, Aout 1910.

50 cts par an

JEUNES EPOUX

Lorsque l'on considère la quantité de jeunes gens qui entrent, chaque année, dans le saint état du mariage on reste étonné du petit nombre d'entre eux qui ont songé à assurer leur vie et leur santé avant d'accomplir un acte qui change leur destinée et leur donne des responsabilités nouvelles.

Pourtant, s'il est une chose à laquelle devraient penser les parents de la future épouse, c'est bien celle-là, tant elle est importante, tant, surtout, elle peut avoir de graves conséquences.

En effet, la nouvelle épouse pourra être une femme de ménage supérieure, une mère digne et dévouée, une tendre et excellente compagne, sans cependant être prête ou même capable de gagner sa vie, ainsi que celle de ses enfants, si son époux décédait prématurément, et s'il n'avait pas eu la précaution de créer un capital-héritage à ce qu'il est le soutien, le pourvoyeur naturel.

Aussi, combien imprudents, coupables même, jusqu'à un certain point, ne sont-ils pas ces pères et mères qui négligent de s'enquérir auprès de ceux qui demandent la main de leurs filles, s'ils font partie d'une bonne société de secours mutuels. A ce sujet, laissez-nous vous raconter un fait qui vient de se produire.

Il y aura cinq mois, ces jours-ci se faisait à Saint-L... un mariage que le bonheur semblait avoir pris sous sa tutelle.

Le mari occupait une position assez bien rémunérée et il paraissait jouir d'une bonne santé.

Deux mois s'étaient à peine écoulés, qu'un soir, le jeune homme fut pris de frissons et de douleurs au côté droit. On alla vite quérir un médecin. Grande fut la peine des nouveaux mariés quand ils apprirent qu'il s'agissait d'un cas d'appendicite, très grave. Le médecin décida que l'opération était nécessaire et le patient fut dirigé vers l'hôpital où les chirurgiens firent leur oeuvre. Un mois durant, le malade fut entre la vie et la mort et, maintenant sa convalescence s'éternise.

Comme il n'avait aucune épargne, que ses parents sont très pauvres et qu'il n'appartient à aucune association de bienfaisance, ce sont ses beaux-parents qui doivent défrayer tous les frais médicaux, ce sont eux qui payent le loyer du jeune ménage, et lui fournissent la subsistance.

Voilà un de ces mille et un exemples qui démontrent combien l'association de secours mutuels est utile; c'en est un aussi qui fait voir que les parents, qu'il s'agisse de ceux du futur époux aussi bien que ceux de la future épouse, feraient un acte raisonnable s'ils essayaient, au moins, à exiger que tous les jeunes gens se missent sous l'égide de la mutualité, dès qu'ils fondent un foyer.

Ce n'est pas par mauvaise volonté, ou par mépris de l'assurance, que la jeunesse ne s'enrôle pas dans la mutualité. La plupart du temps, c'est par ignorance, par insouciance, par inexpérience. On est si vigoureux, si rempli d'espoir et de courage, qu'on ne saurait vraiment croire aux réalités de l'existence.

C'est donc à ceux qui ont beaucoup vécu, à ceux qui savent, de prévenir la jeunesse et de lui faire prendre les mesures qui amoindriront l'effet des malheurs qui inévitablement fondront sur plusieurs d'entre eux.

Si donc la jeunesse néglige de s'assurer, c'est à vous, parents d'expérience, de lui faire accomplir ce devoir nécessaire.

AIMONS ET RESPECTONS LA VIEillesse

Nombre de nos lecteurs ont chez eux quelque grand-mère ou grand-père, peut-être même quelque autre parent âgé.

Ceux qui ont cette bonne fortune devraient voir à ce que ces bons vieux aient toujours le coin le plus chaud et le plus ensoleillé de la maison et leur juste part de tout le confort, la bonté et le bien-être possible, afin que leur sang vieilli puisse être réchauffé et rajeuni; que leurs membres affaiblis se reposent à l'aise et que leurs yeux obscurcis, qui ont dû veiller pendant tant d'années de peine, puissent voir autour d'eux des preuves persistantes de soins fidèles et constants.

On devrait aussi enseigner aux jeunes enfants d'être toujours polis et empressés à servir les vieux parents avec la plus grande courtoisie et les attentions les plus délicates.

Connaissiez-vous quelque chose de plus pathétique au monde que les manières timides, craintives, de certaines vieilles gens qui, s'étant "donnés" à leurs enfants, — fils ou filles — se cachent dans quelques coin obscur de la cuisine, se mettent à table ou près du foyer comme de simples pensionnaires, craignant toujours de déranger, d'être dans le chemin, d'accepter même ce qui leur est dû et descendant petit à petit dans leur tombe avec un air piteux, comme s'ils voulaient s'excuser de vivre si longtemps?

On ne saurait jamais avoir assez de mépris : de reproches assez violents pour les fils ou les filles, qui acceptent une telle attitude de la part de ceux à qui ils doivent tant, qui les ont bercés et en ont pris tant de soin durant de nombreuses années.

Il est vrai que certaines gens deviennent grincheux, impatientes, malendurants en vieillissant. C'est la maladie, le souvenir de malheurs passés, la conscience d'infortunes présentes qui ont changé leur bon caractère d'autant. Ils n'en ont que plus droit à la bienveillance, aux sympathies, à l'affection de ceux qui leur furent si chers.

On ne devrait jamais oublier que nous marchons tous vers le couchant de la vie — et nous y allons à grands pas, qu'on veuille ou non — qu'un jour viendra où nous serons à notre tour devenus vieux et insupportables, ayant besoin de plus de patience et de dévouement que, comme

enfants, nous sommes disposés à en accorder à nos vieux parents. Et, comme nous avons traité ceux qui dépendent de nous, nous nous sommes traités à notre tour; la Providence

ETUDIER A PARIS

Il nous revient chaque année, de Paris, un groupe de jeunes Canadiens qui y vont parfaire leurs études, ou simplement séjourner dans la capitale des arts et des lettres.

Ils nous rapportent de là-bas des impressions très variées, et parmi lesquelles il faut tout de suite faire son choix.

Paris savant, artistique, littéraire est encore resté le centre du monde.

Et si l'on rencontre dans certaines autres capitales, un développement plus intense de certain objet particulier, nul part ne trouve-t-on une centralisation plus universelle et plus complète d'oeuvres, de talents, d'efforts et de réussites de toute espèce.

L'avantage d'un pareil milieu est inappréciable pour la culture, le parachèvement de l'éducation intellectuelle, l'agrément même de la vie.

Mais il est permis de se demander combien, parmi tous nos jeunes voyageurs, se placent vraiment à ce point de vue.

Il y a le Paris ci-haut, et il y a le boulevard.

Le boulevard sceptique, railleur, pessimiste, dégénéré, avec ses mots et ses sarcasmes, avec ses paradoxes et ses théories creuses, avec ses étalages et ses boutiques de toute sorte, criant partout et de toutes ses voix diverses, légères ou cassées, le seul et fol plaisir de ne croire à rien, de rire de tout et de tuer le temps comme dit l'un d'eux, — "pour ne pas qu'il vous tue".

Brieux, dans sa fort belle et courageuse pièce "La Française", se plaint énergiquement de la mauvaise réputation de la France à l'étranger, — réputation imméritée et malheureuse :

"On juge la France d'après Paris, dit-il, et Paris d'après le boulevard".

De tous ceux qui nous arrivent de là-bas, quelques-uns nous reviennent de Paris; d'autres nous reviennent du boulevard.

Il faut savoir distinguer.—*Graindorge.*

Du Canada.

PENSEES

Le malheur ouvre l'âme à des lumières que la prospérité ne discerne pas.

* * *

Les mauvaises herbes sont les pires ennemis des cultivateurs.

* * *

Ne méprise pas ta situation : c'est là qu'il faut agir, souffrir et vaincre. De tous les points de la terre on est aussi près du ciel et de l'infini.